

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

J'ai sous les yeux une charmante petite brochure fraîchement éclose, l'*Almanach du Savoir-vivre*, de M^{me} la comtesse de Bassanville, notre spirituelle collaboratrice. C'est un nouveau *Code de la bonne compagnie*, qui contient toutes les anciennes traditions du savoir-vivre, et comme un écho de cette vieille politesse française, qui tend à disparaître de nos mœurs. Il y a beaucoup à gagner à cette lecture, et il serait à souhaiter que tout le monde en profitât.

Je n'ai pu renoncer au plaisir de vous annoncer, chères lectrices, ce nouveau-né d'une pensée fine et d'un cœur délicat; d'ailleurs, le savoir-vivre et la politesse font, pour ainsi dire, partie des modes, — car ils s'y rattachent par plus d'un côté, et les doivent même dominer; — je ne me suis donc pas trop éloignée de mon sujet habituel en vous signalant ce petit livre. Et puis, à tort ou à raison, je me considère, chères lectrices, comme une amie à laquelle vous voulez bien permettre de faire part de ses impressions diverses, et à qui, lorsque l'occasion s'en présentera, vous saurez toujours gré de vous donner une indication utile ou un sage conseil.

A ce propos, qu'il me soit permis de dire ici tout ce que je pense.

A mon avis, dans un journal de modes, il doit s'établir entre la personne qui lit et celle qui écrit un certain lien affectueux, qui se traduira de la part de la première par une grande confiance, et s'affirmera chez la seconde

par un concours dévoué. En ce qui me concerne, je suis complètement disposée à répondre à tous les désirs et à toutes les questions, et je serai très-heureuse de pouvoir me rendre utile ou agréable à celles de mes lectrices qui voudront bien s'adresser à moi.

On commence à apercevoir un certain mouvement dans les

grands hôtels des faubourgs Saint-Germain, Saint-Honoré, Saint-Augustin, restés déserts depuis si longtemps. Les volets, les persiennes se rouvrent peu à peu; on remarque un va-et-vient d'ouvriers et de domestiques dans les appartements: il est clair qu'on prépare le retour!

Le *retour*, mot magique pour nous, pauvres stationnaires qui depuis quatre mois vivons au milieu d'un Paris étranger,

n'ayant plus ni gentilles Parisiennes, ni équipages brillants; au milieu d'une population flottante d'Anglaises aux longues dents et d'Allemandes aux grands pieds! Heureusement que voici la rentrée des classes, Novembre et la Toussaint, trois motifs réunis pour qu'on quitte la campagne.

Vous allez voir comme les modes vont se dessiner maintenant: telle confection, qui nous a paru d'un genre douteux jusqu'à présent, sera déclarée charmante dans quinze jours, parce qu'elle aura été gracieusement portée. Nos grandes couturières sont prêtes, leurs armoires sont bondées de toilettes nouvelles; mais on ne peut répondre de rien, jusqu'à ce que nos élégantes aient effectué leur retour et sanctionné les créations nouvelles: alors l'engouement suivra de près.

Cependant, on peut déjà préjuger certaines tendances de la mode sans grands risques de se tromper. En fait de vêtements, le dolman, — l'éternel dolman! — le paletot droit, la cuirasse demi-ajustée à devants

fuyants, le veston jouiront d'un légitime succès; et la nouveauté élégante veut qu'on les établisse en matelassé de soie, avec cols, revers et parements de velours.

Cette étoffe annihile toute garniture; pourtant, comme *des goûts et des couleurs*, il ne faut pas discuter, rien n'empêche d'enfreindre cette loi. Seulement le premier cas est plus parisien.

La grande casaque de velours noir — dont nous avons donné



P. N° 228. — CHAPEAU DEMI-HABILLÉ.

Modèle de M^{me} Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

le modèle dernièrement — sera le vêtement fashionable de la saison, avec son gracieux pli Watteau uni ou couvert d'un coquillé de dentelles sur toute sa longueur, ses devants flottants, ornés au milieu du même coquillé, et ses côtés gentiment drapés sous un beau motif de passementerie et de jais. On n'a sans doute pas oublié que les manches de ce riche manteau Louis XV sont entourées, dans le haut, d'un bouillonné coupé par des crevés en satin. Mais on voudra bien convenir avec moi que ce vêtement ne peut être porté par tout le monde; il faut une jolie robe pour en soutenir les splendeurs, et un équipage pour les voiler!

Je suis encore forcée de revenir sur le chapitre des perles et des broderies: on ne parle que de cela dans les coulisses du théâtre de la mode! On m'a montré des cuirasses de velours merveilleusement brodées à la main, tout étincelantes de paillettes reliées par des branches en canetille d'or ou d'argent; cela me rappelait vaguement les belles calottes grecques que, dans ma petite jeunesse, je brodais pour mon père! A vrai dire, j'aime mieux les broderies plates en soie de toutes couleurs. Mais comme on ne viendra pas me consulter, je suis obligée d'avouer que la paillette et l'or suivront leur marche ascendante, car on perle et on brode dans les ateliers avec une activité vertigineuse.

Lorsque je songe à toutes ces cuirasses, cottes de maille, dentelles, fichus, bandes de velours, plastrons de voyages, tabliers de robes, etc., etc., tout pailletés et perlés, — lorsque je me les représente sur la personne de nos jolies Parisiennes tourbillonnant dans de splendides salons éclairés *a giorno*, au son d'une musique entraînant, mêlant ses harmonies aux enivrants parfums des essences et des fleurs, — je m'oublie à supposer que c'est là ce fameux paradis que Mahomet a promis à ses élus!...

Vraiment, les petits enfants sont les seuls que n'ait pas encore gagnés ce que j'appellerai la maladie de la perle, et c'est, Dieu merci! fort heureux. Gardons-nous bien de les attifer; laissons-les dans la simplicité de leur âge! La mode, du reste, est en cela d'accord, aujourd'hui, avec le bon sens. Les petits hommes de trois à cinq ans continuent de porter la blouse russe en vigogne, knicker boker, velours, etc., garnie de boutons de fantaisie et de bandes de broderie anglaise.

Les petites femmes de trois à six ans portent également des robes plissées, qui ressemblent assez au costume dont nous venons de parler; ou bien ce sont des robes de cachemire bleu, rose, etc., toutes brodées à même l'étoffe en gros festons.

Le costume de ville en lainage uni, teintes neutres, rayé de galons de même couleur en camaïeu, est bien celui qui convient le mieux aux jeunes personnes, de tout âge et presque de toute condition. Beaucoup sont ainsi faits (jusqu'à quinze ans, du moins): une seule jupe montée par de larges plis creux; corsage-blouse plissé de même, formant basques par une ceinture en cuir qui entoure la taille.

Le petit chapeau d'homme, à calotte bombée, aux bords relevés de chaque côté, baissés devant et derrière, entouré d'un simple velours avec aigrette de plumes raides, est, à mon avis, le plus simple et le plus jeune. Il a conservé un petit air d'ou-tre-Manche qui n'est pas trop désagréable. Autant il est coquet sur la tête d'une enfant, autant il est déplacé, selon moi, sur celle d'une femme. Il est vrai que je l'ai vu très-mal porté.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 228.

CHAPEAU DEMI-HABILÉ. — Ce chapeau est en velours épinglé marron, à fond mou; la passe, tendue et relevée en diadème, est garnie de coques

de ruban, posés en nœud alsacien et fixant la naissance d'une aigrette de plumes noires. Joli nœud derrière et brides nouées sous le menton.

D. G. N° 460.

1. Passementerie sur fond de guipure. Les fleurs, en relief, sont faites en gros cordonnet et reliées entre elles par une chaîne de perles de jais. Des perles semblables forment le bord supérieur.

2. Agrafe de corsage et de confection, en cordonnet, ganse et olives satinées, simulant le gland de chêne.

3. Garniture propre à être mise au-dessus d'un volant, au bas des basques d'un corsage, ou en biais sur un tablier, etc. C'est un plissé éventail en taffetas découpé, traversé au milieu par une passementerie, genre corde, en ganse et perles de jais.

4. Agrafe de corsage: des olives en point de Milan posées sur guipure de soie et reliées entre elles par de gros cordons doubles, qu'une olive plus petite retient au milieu.

5. Dentelle de gros tulle brodé en cordonnet; ganse et jais.

6. Frange riche, composée d'un galon perlé formant tête, puis d'un quadrillé de ganses, avec glands de soie gradués fixés dans chaque vide, terminée par des glands de soie à têtes perlées retenus par de grosses perles.

7. Joli motif de passementerie, faite sur forte guipure, en grosse ganse et jais, terminée par une étoile et un groupe de trois glands, le tout perlé. Cette passementerie conviendrait très bien pour garnir une aumônière, ou recevoir le crochet de celle-ci.

8. Agrafe en passementerie de ganse et de jais, terminée par trois pistaches en point de Milan.

9. Robe de soie grise. — Jupe à traîne, garnie devant d'une riche broderie en application de velours découpé, brodé de jais. Le corsage, avec col et boutons de velours, est orné, dans le haut des épaules, d'une broderie de même genre, plus mignonne; même ornement au bas des manches.

10. Petite agrafe composée d'une étoile en passementerie, posée sur guipures noires, avec perles de jais et grappe de glands de chêne à bouts satinés.

11. Motif de passementerie: une étoile en jais posée sur passementerie, entourée de guipures froncées en étoile; deux grosses perles soutiennent une étoile plus petite, mais semblable, de laquelle s'échappe un beau gland en cordonnet de soie.

12. Effilé tout en jais et glands de soie.

13. Motif en passementerie et perles de jais, avec gland tout en perles.

14. Nœuds de guipures, avec plaque de jais soutenant une plume et des glands de perles et de soie: très joli pour coiffure ou chapeau.

15. Dentelle de passementerie en ganse de cordonnet et franges de jais; la broderie est en point de guipure.

16. Nœud de coiffure, en guipure, plumes et plaques de jais.

17. Entre-deux en tulle brodé de jais.

18. Riche garniture en étoffe brodée de jais, puis ruchée, formant un dentelé surmonté d'une bande de plumes d'autruche, avec glands de soie et de perles; le bord supérieur, formant l'extrémité de la tête, est en perles de jais.

Pl. 1170.

TOILETTES DE MARIAGE. — 1. Demoiselle d'honneur. — Costume en faille de deux tons, bleu électrique. Jupou à traîne, terminé par un volant de 50 cent., monté par groupes de doubles plis. — Polonaise en étoffe plus claire, simulant un corselet; haut du corsage en soie pareille au jupon. Manches en soie claire, ornées dans leur longueur d'un bouillonné foncé, avec parements assortis posés dans le bas. — Une veste *Figaro* sans manches, en soie claire, ouverte complètement devant sur le corsage de dessous, évasée dans le haut derrière, complète l'ensemble. Tous les bords de ce vêtement et de la polonaise sont garnis de biais en soie assortie au jupon, et les boutons sont de la même couleur. — La polonaise forme un tablier assez court, tandis que la jupe, relevée en pouff derrière, retombe ensuite très bas. — Lingerie en mousseline et valenciennes ruchées. — Chapeau en velours épinglé bleu, à bords renversés, avec demi-guirlande de boutons de roses. La calotte est entourée de ruban posé en draperie, avec coques formant le pied d'un plumet.

2. Mariée. — Première jupe ras-terre, en taffetas blanc, rayée dans le bas par des coulisses assez rapprochés. — Tunique à la Bulgare, en sicilienne, montée à larges plis Watteau derrière. Le tablier, drapé gracieusement sur les côtés, y reste fixé par des bouclettes en ruban de faille et des boutons de fleurs d'oranger; il se termine dans le bas par une dentelle de Malines. — Corsage cuirasse en sicilienne, bien collant à la taille, sans autre garniture qu'un coquillé de dentelle et de ruban entremêlés de fleurs

d'oranger, qui entoure le haut et le milieu du dos. Les manches forment le *duchesse* au moyen d'une haute dentelle fixée par une draperie en ruban, nouée sur le dessus, avec une branche de fleurs d'oranger. — Gants longs à neuf boutons. — Fleurs d'oranger posées en couronne et tombant en traîne. Voile à la Juive.

Description du patron coupé.

Pour les abonnées de l'édition n° 2.

GRAND MANTEAU, en drap de velours de toute nuance. — Ce manteau se garnit de galons en velours noir, disposés en brandebourgs terminés par des boutons. Il est demi-ajusté, tombe droit devant et est entièrement bordé de plumes. Le dos est droit et sans couture au milieu. Le col est montant et renversé tout autour dans le haut. Grande manche, genre *page*, ouverte et garnie de plumes.

Notre patron se compose des cinq pièces suivantes :

1°. Devant. — 2°. Petit côté. — 3°. Dos. — 4°. Col. — 5°. Manche.

(Voir ce modèle sur notre gravure coloriée n° 4168.)

ÉCHOS DE LA MODE

Les courses d'automne au bois de Boulogne ont eu leur dernière représentation le 4 octobre. Cette réunion a servi de rendez-vous à un certain nombre d'élégantes mondaines.

Les toilettes étaient calmes. Plusieurs de ces dames, les plus jolies, portaient des *spencers* ajustés, très ajustés; quelques-unes, des robes-corselets lacées par derrière, — style tout à fait moyen âge. De ce nombre, Mmes la comtesse Martel et la baronne Vigier. Cette toilette est ravissante, mais elle ne saurait être confisquée au profit de toutes les femmes. Il n'y a que des privilégiées par la sveltesse de la taille qui puissent l'adopter.

* *

Paris a le plaisir de compter un nouveau salon, et le corps diplomatique une personnalité féminine de plus.

Mme la marquise de Vega y Armijo, la nouvelle ambassadrice d'Espagne, est élégante et s'habille chez les faiseuses à la mode.

L'autre jour, à Versailles, — dans une de ces *garden-parties*, aux environs de Paris, qu'affectionne le beau monde, — la marquise portait une toilette d'un goût exquis. Tunique Trianon en foulard quadrillé bleu deux tons et blanc sur jupe à volants courts devant, à légère traîne derrière, en taffetas rayé aux mêmes nuances que la tunique; le volant de derrière plissé, long, et allant se perdre sous le retroussis. Bandes de velours bleu à plat, en garniture au-dessus des plissés et formant bretelles sur le corsage. Chapeau de feutre Lawrance au bord de droite retroussé et garni d'une touffe de géranium de trois tons de rose; brides en velours bleu.

Rien de plus harmonieux, de plus merveilleux et de meilleur ton que ce costume, qui convenait à ravir au genre de beauté de la marquise.

* *

Nos grandes dames adoptent, en ce moment, pour leur tenue de chasse, une mode qui la rehausse d'une façon originale: elles portent les ordres dont elles sont décorées.

Parées de leurs plaques et grands cordons dans leurs costumes d'amazone, nos Dianes chasseresses du *high-life* rappellent tout à fait leurs aïeules des temps féodaux allant passer la revue de leurs vassaux. Ressemblance de pure forme, du reste, puisqu'elles n'ont plus à passer en revue que le gibier qu'elles abattent!

V. P.

L'ÉLÉGANCE INDIVIDUELLE

Le début de cette saison d'automne s'annonce d'une manière très favorable aux industries de luxe: il y a reprise dans la fabrication des nouvelles étoffes et les commandes se sont multipliées, ces jours derniers, chez nos grandes modistes et nos couturières en vogue. Des modes naissent et quelques-unes même sont fort jolies. Ces modes, en outre, auront des dénominations tout à fait gracieuses et caractéristiques.

Une idée charmante, qui vient de surgir, consiste à donner aux robes qui auront produit une certaine sensation dans le monde le nom de la femme qui, par ses bonnes grâces et sa tournure élégante, lui aura acquis sa notoriété. Cette idée est venue à propos d'une robe qui a été portée, pour la première fois, par la princesse Marguerite d'Orléans, fille du duc de Nemours; elle s'appelle, à cause de cela, la *robe Marguerite*, et très certainement l'un des grands succès de la saison qui s'ouvre lui est réservé.

Cette robe est tout d'une pièce: corsage et jupe en faille, couleur *loutre*, recouverte aux trois quarts dans le bas de plusieurs rangs d'effilés de soie, avec marabouts de la même nuance. On dirait, de l'ensemble de ce vêtement, un paletot formant robe et reposant sur une jupe à plissés de velours, également loutre, qui simule la traîne.

De splendides réceptions se préparent au château de Bonnelles. Mme la duchesse d'Uzès en ouvrira la série dans une toilette à laquelle le nom d'Uzès est acquis dès à présent.

La robe d'Uzès se compose d'une soie souple, quelque peu granuleuse, à dessin écossais, semblable aux étoffes qui servent d'écharpe ou de cravates aux hommes; dans son ensemble, elle produit au premier abord un effet mordoré. La tunique est un peu relevée sur un jupon de velours uni, qui s'assimile par sa nuance à la nuance dominante de la tunique. Le corsage en velours, genre basque, très ajusté, orné de boutons, forme gilet. Le costume est plat et adhère au tablier. Mais pour se faire une idée de cette robe, il faut la voir; elle tient de la robe princesse, si gracieuse et si souvent décrite, et du costume actuel.

Elle a deux principales destinations: celle des réceptions et des visites châtelaines, et celle de la promenade en voiture découverte à la suite d'une chasse. Son prestige dépend surtout du dessin et des teintes de l'étoffe. Quand une robe de cette nature sera bien portée, on dira: *C'est porté à la d'Uzès*.

La comtesse Timacheff, femme du ministre de l'intérieur, à Saint-Petersbourg, vient d'adopter diverses toilettes dans le goût de celles que nous indiquons, et tout particulièrement une toilette de dîner et petite soirée qui gardera son nom. Cette robe est faite toute en cachemire gris clair de lune, drapée devant et formant jupe sans relevé, à traîne unie derrière, bordée d'un effilé de même nuance, retombant sur un plissé de faille également gris.

Cette application de cachemire en robe du soir est une des plus heureuses créations et des plus originales qui se soient faites depuis longtemps. Les teintes employées pour cette robe sont généralement très pâles et douces; l'étoffe se prête à mille plis et s'allie à la simplicité la plus exquise. C'est une toilette qui semble être particulièrement à l'adresse des jeunes filles.

La princesse Metchersky, dont l'élégance a été remarquée à Biarritz, a fait collection de cette nouveauté *cachemirienne*; elle en a de plusieurs nuances.

* *

On peut inférer du sentiment actuel qui préside aux toilettes

des femmes du beau et bon monde, qu'elles tendent toutes à une élégance individuelle, c'est-à-dire à répudier les modes à l'état de contagion, dues à l'initiative de quelque atelier en renom tapageur. La femme vraiment élégante ne veut plus aller demander à sa couturière de lui faire une robe à la mode, mais à sa mode, de façon à éviter ce qui se voit si souvent, que le même vêtement dont elle se pare, assimilé à un produit de pacotille, ne soit immédiatement expédié aux élégantes de Lima, Buénos-Ayres, Pernambouc ou Guatémala.

L'individualisation des modes est le seul moyen pour une femme de goût d'échapper à la vulgarité. Autrefois il existait des classes et chaque classe avait une élégance à elle, une manière de s'habiller dont nul n'osait s'écarter. Aujourd'hui que les classes ont disparu, du moins légalement, et que l'usage ne s'oppose point en matière de toilette aux empiétements des petites vaniteuses, l'élégance devient de rigueur pour établir et manifester les distinctions naturelles.

Le jour où les femmes du monde se seront pénétrées de cette vérité, leurs toilettes éveilleront une attention beaucoup plus vive.

Les salons seront des galeries fort intéressantes à étudier et les femmes y gagneront. Jusqu'ici, la mode généralisée a été si impérative qu'elle leur imposait moins une toilette qu'un uniforme. Toutes les robes se ressemblaient; qui en avait vu une les avait toutes vues, d'où résultait, dans l'aspect des réunions de femmes, une monotonie fastidieuse, aboutissant parfois à l'ennui.

Il existe une maxime, en fait d'élégance, qui n'est pas assez écoutée: « La femme de goût, dit-elle, ne suit pas la mode; elle la fuit! » Pour faire une heureuse application de cette maxime, il faut arriver à l'individualisation des modes ou, en d'autres termes, à l'élégance individuelle.

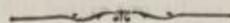
Une observation encore à propos de la toilette.

Un physiologiste en matière d'élégance et de modes prétend qu'à Paris, en dehors de la classe interlope, les femmes, surtout celles qui appartiennent au grand monde, se distinguent par des toilettes d'un caractère calme, et que plus elles sont comme il faut, moins il y a d'esbrouffe dans leur mise. Cela peut être vrai, à quelques exceptions près toutefois; mais pour notre observateur, le fait est incontestable, même dans sa généralisation. Selon lui, cette sobriété dans le sentiment de la toilette serait étroitement liée à l'euphémisme du parler parisien. Partant de là, il affirme que les modes en France ont d'autant plus d'exagération, que la manière de parler est accentuée; et il se flatte de pouvoir dire sans se tromper, à la vue d'une toilette de femme, si celle qui la porte est de telle ou telle de nos provinces: Bordelaise, Provençale ou Franc-Comtoise, etc.

La corrélation, en tout cas, est confirmée par ce qui se fait remarquer en Touraine et dans le Blaisois, où l'on parle le français sans accent et où les femmes s'habillent avec une élégance très pure. L'observation est basée sur les mêmes lois à la faveur desquelles nous distinguons une Anglaise d'une Allemande, une Allemande d'une Espagnole ou d'une Italienne, non par leurs modes, mais par la seule manière qu'elles ont de modifier les mêmes modes.

Rien de plus récréatif dans une salle de spectacle, par exemple, que de chercher à se rendre compte de l'exactitude de cette partie de la physiologie de la toilette.

Eugène CHAPUS.



LA VIE PARISIENNE

Les mères d'actrice sont souvent de force à rendre des points aux enfants les plus terribles.

Une de ces vénérables femmes venait de présenter sa fille au directeur de l'Odéon.

— Eh bien, madame Dubourdin, lui demande une de ses voisines de loge, êtes-vous satisfaite de votre démarche?

— Moi, satisfaite? s'écrie la maman, mais je suis furieuse!

— Le directeur vous a donc mal reçue?

— Non; mais figurez-vous qu'il veut faire débiter ma fille dans le vieux répertoire... Entendez-vous?... le vieux répertoire!... une enfant qui n'a pas encore vingt ans!

Ce n'est pas une fois, mais sept fois qu'il faut la lire, cette annonce abracadabrante, relevée textuellement dans un journal:

AVIS

A VENDRE

UN PARDESSUS DRAP NOIR

Coupé à contre-poil,

Pour un homme droit,

A DE TRÈS BONNES CONDITIONS,

Défiant toute concurrence pour la coupe. — S'adresser au bureau du journal.

Un chef-d'œuvre, n'est-il pas vrai?

Le placement de ce paletot sera peut-être difficile: un homme droit est un oiseau si rare!

Il ne faudrait pas s'imaginer que ce bon Calino habite exclusivement Paris; on le trouve également, très souvent même, dans les environs. En voulez-vous la preuve?

« Nul n'est censé ignorer la loi » est un sérieux axiome de droit, dont l'oubli a coûté cher à bien des gens.

Afin de concourir pour sa part à la grande tâche de l'instruction obligatoire, un juge de paix de la banlieue a ouvert des cours gratuits dans lesquels il commente devant les paysans certains articles de la *Gazette des Tribunaux*, en mettant les décisions de la justice à la portée de ses rustiques auditeurs.

Le premier soir, un rural a eu son mot:

— Si jamais je me décide à flanquer une roulée à mon voisin Pierre, a-t-il dit, je ne la préméditerai pas.

Un sergent de ville s'arrête devant un individu qui s'installe sous une porte cochère avec un caniche et un écriteau portant les mots traditionnels:

« Pour un pauvre aveugle, s'il vous plaît? »

— Mais, dit l'agent, vous prenez la place du père Mathieu.

— Je le sais, monsieur l'agent, seulement comme il vient de se marier, il m'a vendu son fonds.

— Vous n'êtes pas aveugle?...

— Il m'a cédé son fonds, mais je ne lui ai pas acheté ses yeux.

— Ah! mais c'est de la fraude, cela!...

— Ne vous fâchez pas, mon agent; on deviendra aveugle, je vous le promets, mais avant je tiens à voir si la place est bonne.

Ces enfants !...

On faisait la morale à Bébé.

— Vois-tu, lui dit sa mère, il faut savoir souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

— Pourquoi, maman, ne pas plutôt empêcher ce qu'on ne peut souffrir ?

Pauvres examinateurs !... On vous en fait parfois entendre de dures, sous prétexte de baccalauréat !

Dernièrement, le fils Z... passait son examen. On lui parle de la mythologie et des Muses.

L'EXAMINATEUR. — Sous quel patronage était placée la danse ?

Le CANDIDAT. — La danse ?.. La danse... (comme inspiré soudain). Sous le patronage de saint Guy !!

A. Z.

PLAISIR D'AUTOMNE

Un assez agréable divertissement d'automne pour les dames, c'est la pêche aux écrevisses, et il est à la mode, cette année, dans toutes les résidences qui possèdent un cours d'eau. Cette pêche, comme chacun sait apparemment, n'est guère praticable qu'assez avant dans la soirée, presque dans la nuit. Elle n'exige pas un très-grand appareil et donne lieu cependant à des effets très-pittoresques, dont la *Vie parisienne* offre à ses lecteurs une idée aussi complète que possible.

Notre dernière pêche de ce genre, écrit le narrateur, s'est faite dans la V..., charmant ruisseau assez impétueux, grâce à de grosses roches disséminées en quelques endroits de son lit et qui lui font prendre, par instant, les airs mutins d'un torrent en miniature.

Voici comment les choses se sont passées.

Toute la journée, la maison entière a été en rumeur pour préparer les balances avec lesquelles on prend les délicieux petits homards d'eau douce. Ces balances sont de petits filets ronds, à peu près grands et profonds comme un plat à entremets, montés sur un cercle de fil de fer, lequel cercle est suspendu à trois cordelettes qui se réunissent en nœud à cinquante centimètres au-dessus du plateau. Au centre de cette balance, appelée *pêchette* là-bas, il faut attacher avec un fil un petit morceau de viande crue ; vous sentez que des doigts roses et délicats répugnent à cette besogne ; ce sont ces messieurs, aidés par les domestiques, qui s'en chargent.

Vers dix heures du soir, on quitte le château pour aller trouver la V... qui délimite le parc. Huit serviteurs, sur deux files, portent des torches pour éclairer la route et, tout-à-l'heure, le ruisseau.

Les dames marchent au centre, suivies et précédées des hommes, car la nuit, qui est profonde et sans étoiles, leur fait un peu peur. Elles sont vêtues d'une manière charmante et très-fantaisiste dans sa simplicité. Sur la tête, qui un capulet rouge, qui une mantille de laine blanche, qui un voile de dentelle artistement enroulé autour de la tête et du cou ; presque toutes en robes de bure ; vraie bure des Carmélites (étouffe qui va faire fureur cet hiver pour les costumes et négligés), garnie sobrement de faille de même nuance, sans pouff ni double jupe, tombant au-dessus de la cheville et découvrant des pieds restés mignons dans de forts souliers laitière.

Voici la V... Le parc à des aspects sauvages et romantiques sur ses bords : buissons d'églantiers, grands saules, etc. Sur la rive opposée, un coteau couvert d'une haute futaie de chê-

nes. Les serviteurs se rangent le long de la rive du parc ; les lumières rouges des torches se reflètent dans l'eau, tout en laissant dans une ombre indistincte la forêt montueuse.

Les bateaux sont démarrés ; on y fait entrer les dames, armées de leurs pêchettes. Les messieurs rameront et laisseront à leurs jolies passagères tout le plaisir de cette pêche facile.

Et maintenant, on suit les berges du ruisseau. La pêchette est jetée sur un fond uni, dégarni d'herbes et de racines ; il faut attendre patiemment que les écrevisses arrivent, attirées par l'appât. Cette attente n'est pas très-prolongée : la V... est pleine d'écrevisses. Et, du reste, par cette nuit sans lune, éclairée seulement par les points rouges des torches, on devise très-agréablement entre voisins et voisines, de mille choses qu'on étudierait peut-être au grand jour du soleil et des lustres.

Souvent de petits cris de triomphe sont arrachés aux jolies pêcheuses ; elles retirent leur balance chargée de trois ou quatre écrevisses qui sont bien vite jetées sur des orties disposées à cet effet, dans un coin du bateau. Parfois aussi, c'est un cri de douleur qui échappe : la pêcheuse inexpérimentée a laissé prendre ses petits doigts blancs dans les pinces de l'écrevisse, et elle a assez de peine à se dégager de cette étreinte.

Enfin, on a recueilli quelques centaines d'écrevisses. On nombre sa pêche de bateau en bateau. Le grand air vif et froid, l'exercice violent amènent un peu de fatigue ; il faut penser au retour, qui s'effectue dans le même ordre que l'arrivée.

La salle à manger est vivement éclairée, un grand feu clair brille dans la cheminée. Sur la table, du punch, du thé, des viandes froides, des pâtés. On s'attable, on mange comme des ogres, on rit, on cause ; il est trois heures quand on monte dans sa chambre.

X...

LES MODES COMPARÉES

Le vent est aux expositions et, alors même qu'elle y semble le plus étrangère, la mode y trouve son compte.

L'Exposition internationale des industries maritimes et fluviales, qui aura lieu en 1875 dans le Palais de l'Industrie, ne sera pas seulement un encouragement sans précédent donné aux industries navales ; elle est envisagée par les grands fabricants et par l'exportation française comme un élément assuré de prospérité du commerce national. Des commissariats fonctionnent dans plusieurs grands centres industriels ; d'autres commissariats sont installés à l'étranger, et l'on peut dès aujourd'hui compter sur un succès.

Utile dulci (l'agréable et l'utile), telle est la devise adoptée par la direction de l'Exposition de 1875. Déjà l'on s'occupe de l'organisation des concerts qui auront lieu pendant toute la durée de l'Exposition dans la grande nef du palais, et de plus on prépare, dans la grande section consacrée à l'industrie de l'exportation, un salon spécial pour les modes parisiennes.

Les objets d'habillement et de toilette seront exposés au moyen de mannequins de confection artistique et donneront, comme objet de comparaison avec les modes actuelles, les modes du premier Empire, de la Restauration, de la monarchie de Juillet, etc., etc.

Voilà une manière d'exposer les costumes que nous voudrions bien voir adoptée par nos musées, celui du Louvre en particulier, qui possède une magnifique collection de costumes antiques dont le seul défaut est d'être soigneusement serrés dans des tiroirs, où il est impossible de les examiner et d'en étudier l'effet.

R. H.

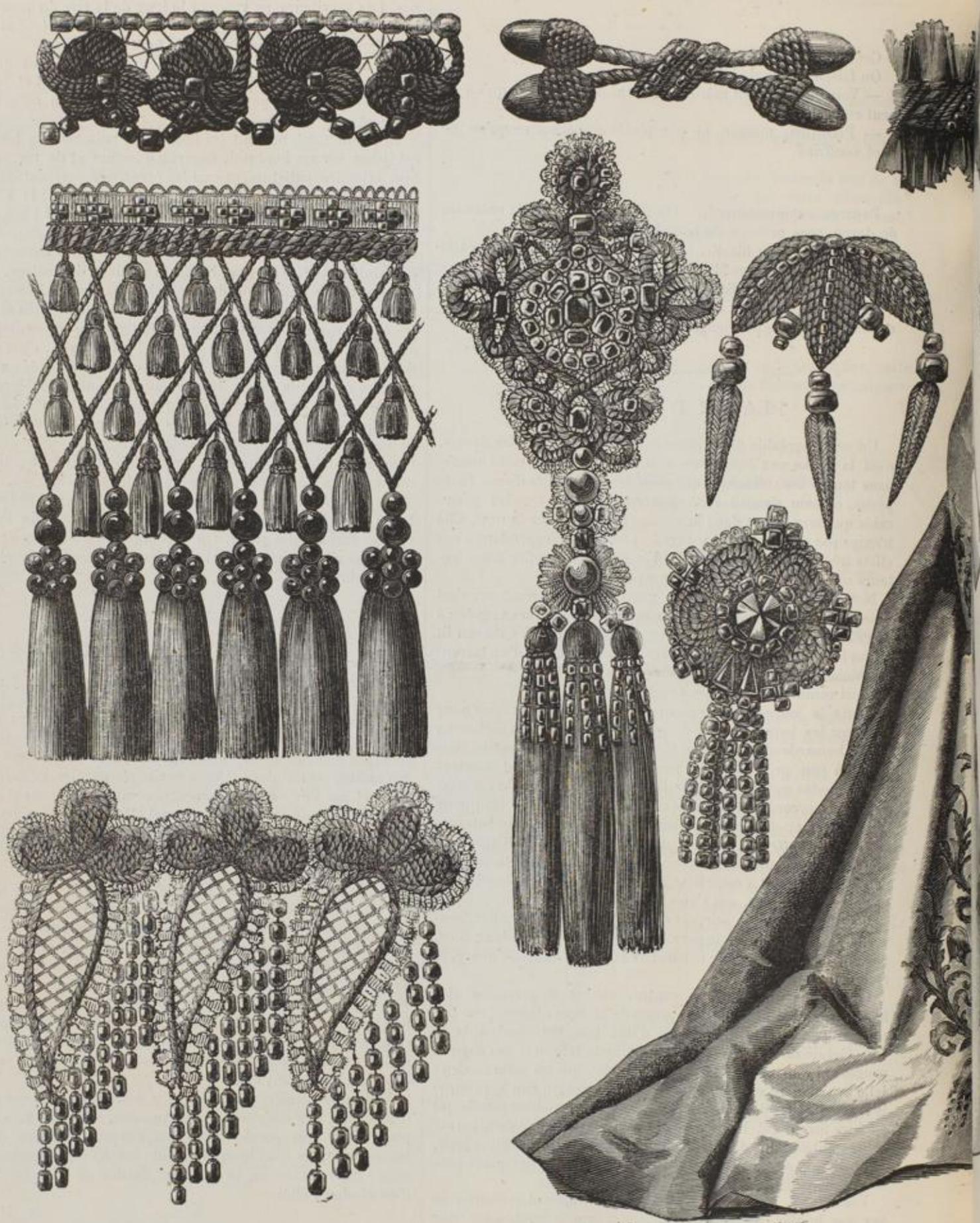


PLANCHE D. G. N° 460. — NOUVEAUX MODÈLES DE GARN

CONFECTIONS, ETC.



MAX RIGAULT

(NOUVELLE)

IX.

— Suite. —

Ce n'est pas avec Marquis seulement que j'aurais voulu changer ce jour-là, mais avec un bouledogue. Car enfin elle aimait les chiens !... Mais ce que je venais de voir, ni elle, ni personne ne pourrait l'aimer.

Étant ce que j'étais, paraître devant elle, devant cette fée ?... Jamais.

Eh bien ! je l'aimerais tout seul, comme par le passé, dans mon coin. Je n'étais déjà pas si malheureux ! Ce que j'avais de l'amour n'était-il pas la meilleure part, celle que rien ne peut gâter, puisque personne ne peut vous la prendre, celle qu'on donne ?

Je me mis devant ma table et j'écrivis un petit mot à l'adresse de la princesse d'une main presque calme. Je prétextais d'un engagement antérieur pour me dispenser d'accepter une invitation qui m'honorait. Mes samedis étaient pris.

Mon mot porté, mon sang-froid me revint. Mon renoncement était complet, le sacrifice était fait ; il était définitif. La paix se refit dans mon cœur. Je n'avais pas le temps d'être amoureux, d'ailleurs ; la mer m'attendait, l'inconnu, le monde entier ; la carrière des miens à parcourir, la vie de mon père à imiter.

Ce retour vers la famille détourna un instant ma pensée de la folie qui l'obsédait. Je me revis enfant dans les bras de ma mère, sur les genoux de mon père, adoré par ceux qui s'adoraient : on pouvait donc m'aimer ! Mais l'amour d'un père, mais l'amour d'une mère, c'est aveugle. Ma foi, aveugle ou non, cela avait été bien bon ; cela avait fait de mon enfance comme un doux rêve. Ah ! pourquoi étais-je orphelin ? De quel vol je serais retourné au nid !

Et puis, après avoir pensé à moi, je pensai à eux ; je vis la douce figure de ma mère, me montrant, quand j'étais petit, le portrait de son mari, pendant ses absences, et me disant : « Aime-le bien, vois comme il a l'air bon, vois comme il a l'air fort et doux, ton père ! tu seras comme lui, mon enfant, robuste, vaillant, tendre et beau. »

Elle disait : *beau* ; le son de sa voix, la note qui sortait de son cœur quand ce mot arrivait sur ses lèvres, ce mot : *beau*, qui me frappait par le souvenir pour la première fois, je l'avais dans les oreilles, comme si d'un souffle invisible, comme si d'en haut l'âme même de cette tendre mère l'eût apporté jusqu'à moi. J'ouvris un petit tiroir où était ce qui me restait d'eux, leur portrait.

Mes yeux étaient humides ; ma poitrine, remplie jusqu'au bord de la plus pure émotion. Je baisai pieusement ces chères images, et à travers mes larmes je regardai mon père pour la première fois comme je venais de me regarder moi-même et vis quel homme il avait été.

Oui, il était beau, mon père ! Quel noble visage ! quelle fermeté ! quelle simplicité ! et les bons yeux ! et l'admirable bouche ! Derrière ses lèvres fermées, je crus revoir ses dents magnifiques, éclatantes, qui faisaient briller son sourire quand la joie était dans la maison, quand ma mère m'apportait dans ses bras.

Il était beau ! car c'est être beau que d'être rayonnant de courage et de mansuétude ; il était beau. Ah ! que ma mère avait raison !

J'arrive là à quelque chose qui n'est pas commode à dire, mais que je vous dirai tout de même : c'est que tout à coup, après m'être essuyé les yeux, la pensée me vint, dans un dernier regard, que j'étais tout son portrait.

Je retournai à mon miroir.

Au lieu de mon visage troublé de tout à l'heure, j'y vis une bonne figure, qui me souriait, qui m'encourageait, la figure qu'avait dû avoir mon père quand il n'avait que mon âge et qui semblait me dire : « Console-toi, mon garçon, nous ne sommes pas si mal, et ta mère en m'aimant, quoiqu'elle fût bien jolie, n'a rien fait d'extravagant. »

Et à son tour le portrait de ma mère me parla ; ses yeux m'embrassaient : « Mon enfant, mon cher enfant, répétaient-ils, d'autres que moi t'aimeront ; mais pour cela ne va pas m'oublier. »

A partir de ce jour-là, mes amis, je ne pensai pas plus à ma figure qu'à la lune, et je me dis : « Elle est comme ça, arrange-t-en, et tant pis pour les autres s'ils ne savent pas en tirer parti. »

J'en vins à plaisanter avec mon robuste physique : « Après tout, me disais-je, Hercule n'était pas joli et Omphale le faisait filer ; mais elle l'aimait, lorsqu'il avait bien fait son ouvrage. Eh bien ! quand je devrais filer un peu !... Qui est-ce qui ne file jamais, avec une femme ? les maladroits. »

X

Le courage m'était revenu. Toutefois, par mesure de prudence, j'avais pris la résolution de déménager. Mais je n'en eus pas le temps. Mon histoire devait avoir un complément. Il arriva à courte échéance : l'amour concentré ne s'évapore pas comme cela tout de suite.

Je crois malgré tout que je ne me serais jamais trouvé, de mon plein gré, en face de la princesse, si un événement de la plus haute gravité, survenu deux jours après dans la maison, n'avait pas opéré ce miracle.

Marquis, l'ingrat Marquis, fatigué de bonheur, profita, un soir que la princesse était aux Italiens, d'une distraction de la femme de chambre pour prendre la clef des champs.

Sa maîtresse, ne le trouvant plus à son retour sur le pied de son lit où c'eût été son devoir de l'attendre, avait bouleversé la maison. On avait été partout : chez le pair de France, chez les professeurs, chez le dentiste et jusque chez moi. Marquis n'était nulle part.

Le lendemain matin, la belle petite princesse était à moitié folle de douleur. Le quartier était déjà en rumeur, tous les domestiques étaient en l'air. Cinq cents francs de récompense étaient promis à l'être fortuné qui ramènerait le fugitif. Les plus dormeurs s'étaient levés matin.

Je me grattai un instant le front en me demandant ce qu'exigeait mon devoir. Un regard jeté à travers mon rideau sur la chambre à coucher de ma voisine, qui présentait une véritable scène de désolation, me le dicta.

Un domestique tout effaré était debout devant elle. Il rapportait une nouvelle désastreuse. Un factionnaire avait vu Marquis sortir du Luxembourg du côté de la rue de Vaugirard, en compagnie d'une grosse chienne noire, qui n'avait rien de distingué. Il avait plu la nuit, Marquis était fort crotté ; la femme de chambre n'eût que le temps de mettre sous le nez de sa maîtresse un flacon de sels, elle allait s'évanouir.

Je pris mon chapeau et en deux sauts je fus dans la rue. Ce n'était pas la récompense honnête qui me faisait courir. « Si je trouve Marquis, me disais-je, je ferai hommage de ma trouvaille à madame Béranger qui, pour avoir les cinq cents francs promis, me gardera bien le secret de cette dernière faiblesse. »

Tout en prenant le chemin de la rue de Vaugirard, je m'applaudissais avec une sorte de sérieux de ma résolution : « C'est bien, ce que tu fais là, c'est d'un chevalier d'un autre âge ; car enfin, si Marquis avait été perdu, irréparablement perdu, il y a seulement quarante-huit heures, tu n'aurais certai-

nement pas fait de neuvaines pour obtenir du ciel son retour. »

Je traversais les galeries de l'Odéon quand je fus éclairé, — non, éclairé est trop faible, illuminé vaut mieux, — quand je fus, dis-je, illuminé par une inspiration soudaine.

« Marquis, me dis-je, n'est pas un chien de deux sous : si cela ne les vaut pas, cela se paye deux ou trois cents francs, ces vilaines petites bêtes-là. L'évasion de Marquis date de dix à onze heures du soir ; il n'est que sept heures du matin ; Marquis ne peut pas avoir trouvé à cette heure-là, dans les rues, une autre princesse pour le recueillir, et si mon nez ne me trompe pas, il a dû tomber entre les mains de l'un de ces coureurs de nuit qui font argent de tout.

» J'ai vu vingt fois de ces gaillards-là se promener sur le boulevard avec des chiens de luxe, à vendre, dont ils n'étaient certes ni le père ni la mère, et qui ne devaient pas même avoir sur eux les certificats d'origine de leur ménagerie. Qui sait si Marquis n'a pas été recueilli par un de ces philanthropes ! »

Et j'allai tout droit chez Tortoni.

XI

L'air était frais ; je m'installai à une table près de la fenêtre, je me permis de me faire servir une tasse de chocolat destinée à me donner de la patience, et j'attendis. Je ne vous décrirai pas le boulevard à cette heure matinale ; je crois pourtant pouvoir insinuer, sans médire de ces beaux quartiers, que les gens qui passent sur leurs larges trottoirs dès le début de la journée n'ont pas précisément l'air d'avoir passé la nuit dans leur lit.

Je me livrais à cette réflexion, quand mon attention fut attirée par l'apparition d'une superbe jeune femme un peu rousse, qui avait une toilette passablement frippée. Cette jolie jeune femme était suivie par un grand escogriffe très déguenillé, qui traînait derrière lui, attachés à plusieurs bouts de ficelle, deux levrettes, un chien de chasse, et, ma foi, Marquis, le coupable Marquis, suivait au bout d'une autre corde.

La jeune femme se défendait d'acheter une des levrettes, mais le marchand avait vu son œil caresser la jolie bête en passant, et il espérait évidemment se débarrasser aux dépens de la promeneuse matinale de ce complément à quatre pattes de la toilette des femmes qui sont trop comme il faut pour sortir seules. Ce qui me frappa, c'est qu'elle ne faisait aucune attention à Marquis. Il faut dire qu'après la nuit qu'il venait de passer, Marquis n'avait pas l'air d'un millionnaire.

Payer mon chocolat, que je n'avais pas pris, aborder le courtier en chiens volés ou trouvés, racheter l'infâme Marquis, à tout prix, pour deux louis, ce fut l'affaire d'un instant.

La jeune femme me regarda d'un air qui pouvait dire : « Pendant que vous y êtes, si vous m'achetez ma levrette, je vous en serais bien reconnaissante, allez. »

Mais je n'aimais pas assez les chiens pour pousser la galanterie jusque-là. Un fiacre passait, Marquis et moi nous roulâmes rue d'Enfer.

On ne pense jamais à tout. Au lieu de me défier et de faire arrêter mon fiacre quelques numéros avant celui de la maison, je le laissai débarquer sous la porte cochère.

Qu'est-ce que j'y vis ? Qu'est-ce qui nous y reçut ? Ma petite princesse elle-même, qui n'avait pas pu tenir à son impatience et qui était descendue en pantoufles pour interroger de ses grands yeux inquiets les deux bouts de l'horizon.

Dam ! je dois dire qu'elle ne marchandait pas la réception. Marquis et moi nous fûmes reçus, l'un portant l'autre, à bras ouverts. Il n'y eut pas à s'en dédire : il fallut monter quatre à quatre avec elle notre escalier, et quand nous fûmes sur le palier, au lieu de me laisser rentrer chez moi, comme j'en montrais la prétention, c'est en me poussant devant elle d'un petit geste

demi-impérieux, demi-familier, qu'elle m'introduisit dans son appartement, dont elle referma vivement, de ses deux jolies petites mains, la porte, avec un geste qui semblait dire : « Je ne suis pas malheureuse ; j'ai fait deux prisonniers pour un. »

XII

L'abordage avait été si soudain que je n'avais pensé à rien, pas même à trembler.

Le danger était là : j'y fis face tout naturellement et je sentis ce jour-là que je ne serais jamais poltron que pendant la minute qui précède le combat. J'étais un peu essoufflé, mais tranquille. Ma petite voisine, elle, était affolée de son chien, de moi, de tout. Nous étions de vieux amis.

Quand elle se fut un peu calmée, on donna le Marquis à la femme de chambre, avec ordre de le purifier, de le mettre dans quelque chose qui sentit bon, de lui faire enfin une toilette complète, et je me trouvai dans un boudoir sur une chaise un peu basse, nez à nez avec celle qui m'avait fait tant de peur, comme si je n'avais fait, que cela de ma vie.

Il fallut raconter l'histoire du Marquis retrouvé, je la racontai. Quand ce fut fait, m'a voisine m'entreprit.

— Vous êtes mon voisin, pourquoi avez-vous refusé mon invitation ?

Sa simplicité, sa bonne grâce, où il n'y avait nul apprêt, sa, bonne foi presque enfantine, m'avaient délié la langue comme par miracle. Je sentis tout de suite que j'avais devant moi une belle et bonne petite âme, sans replis, à qui je pouvais conter toutes mes peines.

Ma foi, alors, je pris mon parti.

P.-J. STAHL.

(La fin au prochain numéro.)

LES DÉBUTS

L'affiche, pour ce soir-là, porte en grosses lettres ces mots

Début de Mlle X...

Les marchands de billets ont, pour la circonstance, pris quelque solennité. Depuis la loge du concierge jusqu'aux pupitres des musiciens de l'orchestre, les commentaires vont leur train et naturellement c'est la débutante qui fait les frais de toutes les conversations.

Pendant ce temps-là, chez celle qui, pour la première fois, va affronter la rampe, c'est un bouleversement universel. Les parents, les amis sont accourus en procession depuis le matin : ceux-ci pour apporter leurs vœux, ceux-là pour emporter des billets, presque tous pour donner un conseil, car, nous autres Français, c'est ce que nous donnons le plus généreusement.

— Il faut qu'elle mange, dit le père. Si elle n'a rien dans l'estomac, la pauvre enfant n'aura pas la force d'aller au bout de son rôle.

— Il ne faut pas qu'elle mange, dit la mère. Si l'émotion la prend, elle étouffera et les notes ne sortiront pas.

— Si elle ne mange pas, elle risque de tomber en faiblesse.

— Si elle mange, elle est capable d'avoir une congestion.

Puis c'est le professeur qui est venu faire ses dernières observations ; puis c'est la costumière qui n'est pas prête ; puis c'est...

Confusion, chaos, angoisse ! C'est un jour qu'on n'oublie jamais que celui-là.

Et plus tard, qu'elle ait réussi ou échoué, lorsqu'elle aura atteint la soixantaine, la débutante d'aujourd'hui racontera encore les émotions inséparables de cette mémorable épreuve.

Or, je vous le demande, est-ce que nous ne passons pas tous, plus ou moins, par là ? Est-ce que la vie tout entière n'est pas toujours pour nous une série de débuts plus ou moins émouvants les uns que les autres ?

Le premier, celui dont on se tire généralement le plus sottement et dont pourtant on conserve le souvenir le plus efficace, c'est :

LE DÉBUT DE L'AMOUR

Le poète a eu raison :

— Soit, n'y pensons plus, dit-elle...
Depuis j'y pense toujours.

C'est l'éternelle histoire.

Quelle était celle qui, la première, a fait battre un cœur qui s'ignorait encore ! Est-ce que cela compte en pareil cas ?

Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse !

Était-elle du monde ? Était-ce une petite paysanne rencontrée pendant les vacances ?

Tout est possible, et rien n'est ridicule dans cet ordre d'idées. Quand on ne peut pas débiter à la Comédie-Française, on débute à Bobino !

Mais ce qui ne change pas, c'est le scénario. Comme il semble que jamais il ne pourra sortir de la bouche, ce mot *aimer*, que l'on jette ensuite aux quatre vents de l'insouciance !

On tremble, on bégaye. On est bête. On est sifflé.

Il n'est pas moins vrai que plus tard on se le rappellera toujours, ce début de l'amour, dont on a emporté la plus poignante des impressions.

Un autre début mémorable, c'est :

LE DÉBUT DE LA FORTUNE.

Juste ciel ! quelle épopée ! On est allé présenter ses devoirs de jour de l'an à la tante Durand.

La tante Durand a écouté le compliment en dodelinant la tête.

Après quoi, elle a ouvert un petit tiroir à droite de la cheminée.

Oh ! ce tiroir, on le voit encore ! Elle en a tiré une pièce de 20 francs. Oui, un louis ! Et l'on a descendu l'escalier quatre à quatre. Et quand on s'est senti dans la rue avec le louis dans la poche...

C'est-à-dire qu'on se demandait laquelle de toutes ces maisons-là on allait acheter. Un louis !

Tas de passants que vous êtes, vous pouvez me regarder ! Il est là, dans mon gousset. Vous n'en avez peut-être pas autant dans le vôtre.

Un louis !...

Tenez, vous, monsieur, qui êtes devenu millionnaire depuis, répondez, la main sur la conscience !

Je parie que, même en tripotant les *cent mille de rentes* à la Bourse, vous n'avez jamais retrouvé le tic-tac que vous avait causé le louis de la tante Durand ?

LE DÉBUT DE LA GLOIRE.

Ce n'est pas grand'chose, vu à distance, qu'un second prix de thème latin.

Mais quand on y est !

Dans la rue, la couronne sous le bras, flanqué de toute sa famille. Quel défilé !

Et le lendemain matin, dans les journaux, quand on a vu son nom imprimé parmi les élèves le plus souvent proclamés !

C'est comme la première étape de la vie littéraire : les pa-

roles d'une romance insérée dans un journal de demoiselles...

Mais on s'imagine que l'univers entier la sait par cœur le lendemain.

Pendant trois mois on se promène avec le numéro dans sa poche. On le tire de temps en temps pour le relire.

Et quand on passe devant l'Institut, on cligne de l'œil en murmurant :

— Plus tard !

LE DÉBUT DE LA DOULEUR.

Il ne sont pas tous gais, les débuts de la vie. Il y en a de terribles. Celui-ci est poignant.

On était tout petit, tout petit.

On a entendu dire d'abord :

— Maman est malade.

Puis on l'a vue qui pâlisait, qui maigrissait, qui s'attristait. Elle s'est mise au lit : cela n'a pas été long, car la phthisie a vite fait.

On a entendu dire alors :

— Maman est morte.

On avait sept ans. On jouait aux billes dans la chambre à côté... « Maman est morte !... » On ne savait pas ce que cela pouvait bien vouloir dire au juste ; mais on a cessé de jouer aux billes.

Tout le monde pleurait... Pourquoi?... maman est morte...

On a pleuré comme les autres.

Et puis il est venu des hommes noirs avec une boîte.

— Maman ! maman !

Les hommes noirs l'emportaient. On a pleuré plus fort.

La chambre vide... des habits de deuil... plus de baisers, plus de caresses, des soins mercenaires...

— Maman ! maman !

Ainsi ils vont, les débuts d'ici-bas, se suivant sans se ressembler.

Car à ce théâtre-là, d'un bout de l'année à l'autre, on joue tous les genres à la fois.

A ce théâtre-là, le tragique et le comique se coudoient perpétuellement.

A ce théâtre-là, les rires de l'orchestre et les larmes des loges s'entre-croisent perpétuellement sans se comprendre.

Pierre VÉRON.

UNE HÉRITIÈRE, S'IL VOUS PLAÎT ?

(NOUVELLE)

— Suite. —

Telle est, ou à peu près, la perspective qui s'offre aux yeux du voyageur. En maints endroits, le sol, plus ou moins mouvementé, présente une succession de collines régulièrement arrondies ou de configuration bizarre, servant de cadre à des vallées généralement peu profondes.

La campagne, dans les parcours d'Epreville à Bréauté, n'accuse pas de ces accidents de terrain ; le paysage, relativement à découvert et sans dépression sensible, n'a pas de caractère saillant ni particulier.

Cependant Onésime gagnait au pied, et, tout en chantonnant ou en sifflant *Ma Normandie*, de Frédéric Bérat, ou *Les vieux Normands*, d'Ameline, il se disait que, cette fois du

moins, il ne manquerait pas son entrée et serait au logis du père Marteau à heure fixe. En peu de temps, en effet, il avait atteint Goderville, bourg assez coquet, assez rectiligne, bien campé d'aspect, qu'il allait traversant d'un bon pas, s'étant promis à lui-même de ne pas s'arrêter en chemin. Mais le guignon qui semblait le poursuivre devait le rendre parjure à sa promesse. Au tournant de la place, il s'entendit tout à coup héler par des voix bien connues : c'étaient des gars de Criquebeuf et de Froherville, parmi lesquels Jérôme Prétavoine, un camarade particulier d'Onésime et qui, le voyant passer, d'un cabaret où ils étaient en train de choquer le verre, voulaient lui faire une politesse.

— Or ça, maître Onésime, où vas-tu donc ainsi ?

— Onésime en habit !

— Et à basques !

— Peste !

— Il retourne donc mariage, cette fois, que te voilà tiré à quatre épingles ? mais, mariage ou non, tu vas trinquer avec nous : les amis avant tout.

Onésime ne savait que répondre ; il ne voulait dire ni où il allait, ni ce qu'il allait faire ; il se contenta d'objecter qu'il était pressé et ne pouvait s'arrêter.

— Plus souvent ! dit Jérôme, a-t-on jamais vu pareil gars ? serais-tu devenu fier par hasard ? tu vas entrer avec nous le temps de te rafraîchir un brin.

Comme il faisait très-chaud et comme, en définitive, Onésime ne pouvait décliner l'invitation sans froisser ses camarades et en particulier Jérôme, il se laissa entraîner. Au premier verre, il voulut repartir, on s'y opposa : Onésime était faible, il céda.

Les tournées se succédèrent tant et si bien qu'à la fin Onésime, peu fait à ces libations répétées, avait fini par oublier qu'il devait déjeuner à midi côte à côte avec Noémi.

Le jeu de domino, jeu fort en vogue en Normandie et pour lequel il avait une véritable passion, l'absorbait. La dixième partie terminée, il se leva pourtant. Les recommandations de son père et de sa tante lui revenaient à l'esprit. Il prit congé de ses compagnons d'aventure, lesquels, il faut le dire, prirent à leur charge la dépense, et de nouveau arpentèrent la route.

Mais cette halte lui avait fait perdre un temps considérable qu'il ne lui était pas possible de récupérer. A une heure un quart, il arrivait en vue de la demeure des Marteau, une maison moitié bourgeoise, moitié campagnarde, et qui avait ceci de remarquable : elle était blanchie à la chaux, au lieu d'offrir aux regards ce ton de brique particulier aux maisons normandes qui ne sont pas habillées de silex. La maison, percée de trois croisées sur la rue avec contrevents verts, était précédée d'un perron, à rampe de fer ornementée, conduisant à l'étage. Onésime gravit les quelques marches, pénétra dans la première pièce servant de cuisine, où il s'étonna de ne voir personne l'attendre au débotté. Ce qui le frappa tout d'abord, ce fut de voir sur une manière de table une serviette de notaire. « Déjà le notaire, se dit-il ; décidément le père Marteau va rondement en affaires. » Son contrat était peut-être à l'état de projet dans cette enveloppe de maroquin ! En tous cas, cette serviette impliquait la présence au logis d'un notaire, de même qu'un cigare allumé implique la présence d'un fumeur. « Remontez une ligne à pêche tendue, vous êtes à peu près certain de rencontrer un pêcheur au bout d'icelle, » se dit-il encore. On voit par là que maître Onésime était assez fort sur la logique des déductions.

Un bruit de rires et de cliquetis de verres partant d'une pièce voisine, en l'arrachant tout-à-coup à ses réflexions, lui indiqua où il devait aller.

Il frappa discrètement à la porte qui, en s'ouvrant, laissa voir une dizaine de personnes attablées, achevant d'arroser un

copieux déjeuner par l'absorption d'une certaine dose de bé-nédicte ou de chartreuse.

— Entrez donc ! lui cria sans se déranger un gros homme à mine réjouie, qu'à cet accent d'autorité Onésime reconnut être le maître de la maison, c'est-à-dire Balthazar Marteau.

Onésime se nomma, — ce qui était à peu près inutile, — s'avança après avoir salué la société, prit place sur un siège vide que lui indiqua du doigt une femme d'un certain âge, mise avec plus d'élégance que de goût, et qui, à n'en pas douter, devait être madame Marteau.

— *Tarde venientibus ossa*, lui dit un homme sec, anguleux, au nez proéminent, porteur de lunettes vertes, et très-correctement vêtu d'ailleurs.

« Ce doit être le notaire, » se dit Onésime brouillé de naissance avec les langues mortes, « un homme qui parle hébreux... »

Et il paya d'un sourire la citation incomprise.

— Ce n'est pas tout que de se lever matin, il faut se trouver à l'heure, dit le père Marteau au fils Maclou.

— L'exactitude, reprit le notaire, est la politesse des amphitryons.

— Elle est surtout la politesse des invités, ajouta le moraliste Marteau.

— J'allais le dire, articula le notaire.

— Or, j'avais dit pour midi, reprit Marteau, et mon compère Jacques Maclou n'ignore pas que Balthazar...

— Votre déjeuner en est un festin, modula le notaire.

— Il y a peut-être de l'exagération...

Le notaire sourit finement.

— Mais enfin on fait ce qu'on peut. Croyez-vous à la fatalité, maître Plumitif ?

— Je crois à tout, répondit le notaire.

— C'est un tort.

— Peut-être.

— Je voulais vous dire, — continua Marteau qui n'accordait qu'une maigre attention à Onésime, lequel en ce moment rongea son frein et un tibia d'oie, — je voulais vous dire que je ne suis pas éloigné d'y croire. Il y a, voyez-vous, des dates fatigues dans la vie de chacun de nous.

— Voilà qui n'est pas prouvé, fit le notaire.

— Possible. Quant à moi, j'ai pu remarquer que les faits importants de ma vie ont tous eu lieu un 14. Après ça, je suis peut-être une exception. Ainsi, j'ai satisfait à la conscription un 14, et le numéro 14 m'est échu ; un 14 je me suis marié et c'est un 14 que Noémi a vu le jour...

Adolphe CHEVASSUS.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DES MAGASINS

Combien n'ai-je pas entendu de personnes se plaindre de ne savoir de quoi composer le premier déjeuner des enfants ! Le chocolat est difficile à digérer, le café au lait est mis à l'index par la plupart des médecins, le thé est irritant et ne convient pas en tout état de cause aux estomacs si délicats des enfants. Nous croyons donc rendre un réel service en recommandant le *Racahout des Arabes* (celui qui est préparé avec tant de soins par M. Delangrenier, 26, rue de Richelieu). Nourrissant et léger en même temps, le Racahout est recommandé par tous les médecins comme étant très-fortifiant.

Voici la façon extrêmement simple dont on prépare le déjeuner : on met chauffer, dans un vase nouvellement étamé, la quantité de lait suffisante pour le repas dont il s'agit ; lorsqu'il est prêt à bouillir, on en retire quatre ou cinq cuillerées dans lesquelles on délaye deux pleines cuillerées de Racahout ; puis on réunit ce mélange au lait et l'on fait bouillir le tout pendant cinq ou six minutes en remuant toujours jusqu'à ce qu'il devienne épais. On ajoute le sucre à volonté.

Les flacons de Racahout doivent être hermétiquement bouchés et tenus

à l'abri de l'humidité. Un flacon entamé doit être rebouché avec soin; il ne faut pas le poser dans la cuisine ou dans une armoire fermée, mais le laisser sur un meuble, dans un endroit sec sans être exposé au soleil.

— La maison DE PLUMENT est en mesure d'offrir à sa nombreuse clientèle un choix très varié de jupons de dessous. Ils sont établis dans les meilleures conditions et répondent à toutes les exigences, tant au point de vue du froid que sous le rapport de l'élégance. Jupons de soie ouatés et capitonnés, jupons en duvet, d'un moelleux et d'un chaud délicieux! Il y en a tout naturellement de plus simples, comme on pourra s'en convaincre par une visite rue Vivienne, 33.

A celles de nos lectrices qui se rendraient chez M. de Plument, je recommande spécialement ses nouveaux corsets *Sultane* et *Elise*, si bien compris, moulant si parfaitement le corps, auquel ils donnent des grâces exceptionnelles. Une cuirasse ne peut manquer de bien aller sur de pareils modèles.

On verra aussi, par la même occasion, les nouvelles tournures et jupons-tournures transformés suivant les dernières phases de la mode, que M. de Plument suit avec une consciencieuse attention. Ces nouveaux systèmes sont parfaits pour soutenir les lourdes étoffes que nous serons obligés de porter tout l'hiver.

— Mlle Marie BATAILLON est furieuse contre la mode, qu'elle trouve ridicule avec ses tissus grossiers: Knickerboker, serge, diagonale, drap du Tibet, etc. — Impossible, dit-elle, de composer une jolie toilette avec de pareils éléments. — Malgré cela, Mlle Bataillon fait de délicieux costumes. Elle a même trouvé précisément le caractère qui convient le mieux à la limousine et aux autres étoffes de même ordre, si bien qu'à force de simplicité et de bonne coupe, elle parvient à les faire paraître pleines de grâces.

Mlle Marie Bataillon, par un je ne sais quoi qui n'appartient qu'à elle, — une coupe heureuse, un tour original, — a su donner à sa maison un renom exceptionnel. Les robes qui sortent de son atelier ont un aspect particulier, que l'on chercherait vainement ailleurs. On ne trouvera jamais chez elle un modèle qu'on ait déjà vu; elle a horreur de la copie. Aussi la clientèle de la rue Thérèse, 5, est-elle ancienne, et aussi fidèle qu'abondante. J'ai vu chez elle quelques costumes en diagonale, limousine et cheviotte fort bien réussis: les premiers garnis de galons et de boutons de fantaisie, courant sur de larges plis doubles; le dernier plus habillé et plus compliqué, les garnitures; en velours de même nuance, sont encadrées de guipures de laine de même nuance aussi, le tout disposé avec un goût irréprochable.

Voulez-vous à tout jamais faire disparaître les rougeurs, boutons, taches aunes, etc.? Employez tous les matins, après la toilette de propreté, le *lait antéphélique* de CANDÈS. C'est le seul produit qui remplace avantageusement la poudre de riz, auprès des personnes dont la peau se refuse à l'emploi de celle-ci.

On coupe le lait antéphélique d'un peu d'eau chaque fois qu'on veut s'en servir; on en imbibe ensuite un linge que l'on passe sur la peau sans essuyer, ou bien on le fait légèrement. Le teint se transforme alors visiblement, et le résultat obtenu est vraiment merveilleux.

Chez M. Candès, boulevard Saint-Denis, 26.

— La *Veloutine Viard* défie toutes les concurrences par la supériorité de sa fabrication et le soin extrême avec lequel onécarte tout ce qui pourrait en altérer la vertu hygiénique. A base de glycérine, la *Veloutine Viard* ne contient pas un atome de bismuth, et son usage est favorable à la peau la plus délicate. Grâce à elle, toute trace de fatigue, de veille prolongée, d'insomnie, de larmes, disparaît comme par enchantement et le teint le plus rebelle acquiert, sous son influence, l'aspect le plus séduisant de fraîcheur et d'éclat.

La *Veloutine Viard*, comme toutes les poudres adhérentes, doit s'employer par tamponnage et non avec la houppie, qui la ferait voltiger partout et non se fixer. C'est pour cette raison que bien des femmes préfèrent se servir de ouate pour l'appliquer.

Une femme blonde doit choisir de préférence la *Veloutine rosée*; aux brunes est réservée la nuance *Rachel*; la *Veloutine blanche* convient à toutes les autres.

Ajoutons que la poudre préparée par M. Viard (place du Palais-Royal, 2) doit être employée sans cold-cream: un corps gras l'empêcherait d'adhérer.

M. D'A.

A NOS ABONNÉES

A partir de ce jour, nous prions nos Abonnées de considérer comme nos représentants définitifs, à l'étranger et en province, MM. HOLLANDRE, Gustave ARNOUX-GRAND, LEVAVASSEUR, DARDUILLET père, DARDUILLET fils, LEGRAND et TROUILLE,

M. HOLLANDRE visitera les départements suivants: Loiret, Cher, Loir-et-Cher, Indre, Vienne, Haute-Vienne, Dordogne, Lot-et-Garonne, Gironde, Charente, Charente-Inférieure, Deux-Sèvres, Vendée, Loire-Inférieure, Sarthe, Maine-et-Loire, Indre-et-Loire, Pas-de-Calais.

M. Gustave ARNOUX-GRAND visitera, outre la Suisse, les départements ci-après: Doubs, Jura, Saône-et-Loire, Ain, Rhône, Loire, Isère, Savoie, Haute-Savoie, Hautes-Alpes, Drôme, Ardèche, Vaucluse, Bouches-du-Rhône, Basses-Alpes, Alpes-Maritimes, Var.

M. LEVAVASSEUR visitera les départements suivants: Seine-Inférieure, Somme, Nord, Aisne, Meuse, Meurthe-et-Moselle, Aube, Haute-Saône, Marne, Haute-Marne, Vosges, Haut-Rhin, Bas-Rhin, Ardennes, Seine-et-Marne (ligne de l'Est).

M. DARDUILLET père visitera les départements ci-après: Seine-et-Marne (ligne du Midi), Yonne, Nièvre, Allier, Creuse, Corrèze, Puy-de-Dôme, Cantal, Haute-Loire, Côte-d'Or, Oise, Seine-et-Oise.

M. DARDUILLET fils visitera toute l'Italie.

M. LEGRAND visitera les départements de l'Eure, Eure-et-Loir, Orne, Calvados, Manche, Mayenne, Ille-et-Vilaine, Côtes-du-Nord, Morbihan, Finistère.

M. TROUILLE visitera provisoirement les départements suivants: Lozère, Gard, Hérault, Aveyron, Lot, Tarn-et-Garonne, Tarn, Aude, Gers, Basses-Pyrénées, Hautes-Pyrénées, Haute-Garonne, Ariège, Landes, Pyrénées-Orientales.

Nous prions nos Abonnées de vouloir bien réserver à ces voyageurs, nos seuls représentants accrédités, leur confiance entière et leurs ordres, qui seront de notre part l'objet de tout l'empressement et de toute la sollicitude possibles.

NOTRE GRANDE PRIME

Nous rappelons à nos abonnées que nous sommes en mesure de leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre la *Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 francs, emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données. A celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour une durée de cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnées, moyennant 40 francs, emballage compris, la MACHINE A MAIN, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chaînette, on peut exécuter tous les travaux de famille. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une burette à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à soutacher, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

AD. G. ET FILS.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Bou! Sebastopol, 129.

L. ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.